A Quelle Époque Remonte L'établissement Du Premier Herbier?

M. Frédéric Kirschleger

To cite this article: M. Frédéric Kirschleger (1862) A Quelle Époque Remonte L'établissement Du Premier Herbier?, Bulletin de la Société Botanique de France, 9:5, 292-295, DOI: [10.1080/00378941.1862.10827160](https://doi.org/10.1080/00378941.1862.10827160)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1862.10827160>

Published online: 08 Jul 2014.

Submit your article to this journal [↗](#)

Article views: 8

View related articles [↗](#)

persicifolia, *Ranunculus auricomus*; elle est habituelle chez les *Aquilegia*, *Aconitum*, *Trollius*, *Nigella*, etc.

Nous avons trouvé dans les Vosges, en août 1848, un fait tout semblable à celui que signalent MM. Fournier et Bonnet. Nous l'avons mentionné dans notre *Flore d'Alsace*, t. I, p. 219, où nous disons : « Les Ronces sont » sujettes à des anomalies ou à des monstruosité très intéressantes : outre la » radication si fréquente des sommets des turions, on observe quelquefois » l'anamorphose des carpelles en nucules ou *akènes secs*, semblables à ceux des » *Geum*. Schimper et Spenner indiquent ce fait dans la *Flore de Fribourg*, » p. 745. Nous l'avons observé sur un *Rubus hirtus*, près du lac de Soul- » zern derrière Munster (Haut-Rhin). Les *virescences*, les *calices pétaloïdes*, » les *diaphyses*, les *synanthies*, etc., ne sont pas rares dans le genre *Rubus*. »

Dans nos additions, t. II, p. 450, nous disons : « Nous avons trouvé sur » le *Rubus tomentosus* une monstruosité curieuse : rameaux de l'année indé- » terminés donnant naissance à des grappes de fleurs axillaires, à sépales » changés en feuilles de végétation » ; et nous ajouterons : à carpelles secs et à pétales virescents.

M. Moquin-Tandon, dans sa *Téatologie végétale*, ne signale pas les drupules des *Rubus* changées en carpelles secs.

Ce qui m'étonne, dans la notice de MM. Fournier et Bonnet, c'est que nos honorables collègues se soient donné la peine de démontrer que leur monstruosité n'est pas une espèce, un type spécifique, mais une anomalie. Je ne pense pas qu'un botaniste quelconque puisse ou ose contester un fait aussi évident.

Que le docteur Steudel ait pu créer un *Rubus exsuccus* d'après des échantillons secs, à fruits non mûrs, c'est un *lapsus* que nous lui pardonnerons de bon cœur, ainsi qu'à Achille Richard.

Quant à la *manie des espèces*, elle a atteint dans les *Rubus* des proportions colossales. Les seules régions rhénanes ont le bonheur de posséder aujourd'hui 300 à 400 espèces de Ronces !!

Je saisis cette occasion pour exprimer à M. Decaisne et à M. Germain de Saint-Pierre mes vives sympathies pour leur manière de voir en *spécification* (1). Je me suis déjà expliqué à cet égard dans l'introduction de ma *Flore d'Alsace* (t. II, p. x). Je conserve ma place au *centre gauche* !

A QUELLE ÉPOQUE REMONTE L'ÉTABLISSEMENT DU PREMIER HERBIER ?

par **M. Frédéric KIRSCHLEGER.**

(Strasbourg, mai 1862.)

Cette question, que le savant et regrettable Ernest Meyer (de Königsberg)

(1) Voyez le Bulletin, t. IV, p. 338 ; t. VII, p. 263, p. 384 et p. 691.

s'était posée, n'est pas aussi facile à résoudre qu'on pourrait le croire à première vue.

L'érudit professeur mentionne d'abord les herbiers de Gaspard Bauhin et de Joachim Burser, son disciple. Le premier est religieusement conservé à Bâle; le second à Upsal, où il remplit trente volumes in-folio. Ces deux herbiers sont connus de tous les botanistes comme de précieuses reliques.

Vers le milieu du xvi^e siècle, on appelait *herbarium* ce qu'on nommait en allemand *Kræuterbuch* (*livre d'herbes*), c'est-à-dire une collection de gravures sur bois des principales plantes connues. Lorsque les gravures étaient enluminées, on nommait le livre *herbarium vivum depictum*. Au xvii^e siècle un herbier de plantes sèches se nommait *herbarium vivum siccum*.

Adrien Spigel (*Isagoge*, 1606) dit qu'en été l'on peut étudier les plantes à l'état frais, mais qu'en hiver il faudra inspecter les « jardins d'hiver » (*hortos hiemales*); « c'est ainsi, dit-il, que je nomme les livres où l'on conserve les plantes desséchées et collées sur du papier. »

L'*herbier*, dans le sens actuel du mot, n'avait donc pas encore de nom au commencement du xvii^e siècle, puisqu'il fallait, pour le désigner, créer celui de *jardin d'hiver*, qui aujourd'hui signifie quelque chose de bien différent.

Nous lisons, il est vrai, dans quelques lettres des auteurs du xvi^e siècle, qu'ils s'envoyaient réciproquement des plantes. Mais dans quel état? Probablement sous forme de petits faisceaux, ou de paquets enveloppés de papier.

Mattioli, dès 1554, nous dit qu'il avait reçu des plantes de divers côtés; mais il ne s'explique pas sur l'état de ces plantes. Étaient-elles vivantes, enveloppées dans de la mousse fraîche et humectée, ou bien étaient-elles desséchées comme les dessèchent encore aujourd'hui les pharmacien et les herboristes? Dans une lettre à Maranta, Mattioli annonce pourtant qu'il avait reçu des plantes sèches à déterminer et à décrire, mais il ajoute qu'il avait été obligé de se servir d'eau chaude pour en redresser les plis et les rides et pour en étaler les feuilles, et qu'il était presque parvenu ainsi à représenter les échantillons comme à l'état frais; « ut hac ratione herbæ redivivæ et parum » *admodum a viridibus distantes viderentur*. » Il est donc évident que les plantes reçues par Mattioli lui avaient été expédiées en faisceaux à la manière des herboristes.

Plusieurs dessinateurs et graveurs sont accusés d'avoir copié des plantes rugueuses et contractées (*rugosas et contractas*). Nous voyons cela dans les ouvrages d'Otto Brunfels. Lobel accuse Mattioli d'avoir donné des plantes flétries à copier à ses dessinateurs.

Cependant, en Italie, nous trouvons des traces assez évidentes de l'existence de véritables herbiers. Ulysse Aldrovandi, de Bologne (né en 1522, mort en 1605), avait établi un musée d'histoire naturelle assez considérable qu'il légua à l'université de sa ville natale. Ovide Montalban, conservateur du musée de Bologne vers le milieu du xvii^e siècle, cite (1657) dans les écrits posthumes

d'Aldrovandi un index de toutes les plantes que ce savant, durant sa longue carrière de professeur, avait recueillies, *desséchées* et *agglutinées*. Qu'était-ce que ces plantes desséchées et agglutinées? Il est bien difficile de répondre à cette question.

André Césalpin nous fournit aussi la preuve qu'il avait lui-même desséché et agglutiné des plantes dans des livres in-folio somptueusement reliés; car, en adressant en 1583 son livre *De plantis* à François de Médicis, grand-duc de Toscane, il dit dans son épître dédicatoire: « Tibi, serenissime Franciscus, munusculum hoc nuncupo; tibi enim jure debetur, *apud quem* » *exstat ejus rudimentum ex plantis libro agglutinatis utcumque a me* » *multo antea jussu Cosmi, patris tui, compositum, cum pollicitatione ut* » *Deo favente aliquando absolutum traderem.* » Un autre exemplaire, dit encore Césalpin, appartenait à la famille Tornabona. Or le grand-duc Cosme de Médicis (père de François) mourut en 1574; il y a donc lieu de penser que Césalpin forma ces deux herbiers de 1560 à 1570.

Rauwolff, qui voyagea en Orient de 1573 à 1578, dit qu'il a rapporté 543 plantes desséchées (*getrocknete Pflanzen*) et qu'elles sont conservées dans la bibliothèque de Leyde. Ces plantes furent plus tard décrites par Gronovius dans son *Flora orientalis*. Rauwolff dit lui-même qu'il les a séchées et collées (*aufgeleimt*).

Mais nous trouvons des traces encore plus anciennes de l'existence d'un herbier. Le célèbre voyageur John Falconer s'était fait faire un livre portatif qui l'accompagna dans ses lointaines pérégrinations. C'est Amatus Lusitanus qui (dans ses *Enarrationes in Dioscoridem*, III, 78, p. 337) raconte de la manière la plus intéressante sa rencontre à Ferrare, en 1541, avec John Falconer: « Vir cum quovis doctissimo herbario conferendus et qui pro digno- » *scendis herbis varias orbis partes perlustraverat, quarum plures et varias* » *miro artificio codici cuidam consitas et agglutinatas afferebat.* » Voilà donc un témoignage des plus probants et des plus complets. Pulteney (*Histoire de la botanique en Angleterre*), dans l'article relatif à Turner, parle également du livre-herbier de Falconer, que Turner avait vu et admiré. En tout cas, la collection de plantes sèches de John Falconer a été la première en Angleterre. Peut-on dire aussi en Europe? Falconer et Turner avaient fait leurs études littéraires, scientifiques et médicales en Italie. Turner habita longtemps Bologne et y suivit les leçons de Luca Ghini; Falconer avait aussi probablement été en rapport avec le savant maître bolonais, et il résulte d'une lettre de Maranta à Mattioli que Ghini expédiait à ses correspondants des plantes sèches et étiquetées (*inscriptas*). Césalpin et Aldrovandi, disciples de Ghini, avaient probablement appris de leur maître l'art de dessécher les plantes et de les coller sur les feuillets d'un livre.

Au delà de Luca Ghini, c'est en vain que l'on remonterait le cours des siècles pour trouver les traces antérieures d'un herbier quelconque.

M. T. Pucl dit que, lorsqu'il s'est livré, sur la demande de M. Caruel, à des recherches sur les anciens herbiers de France, il a trouvé au Muséum de Paris, dans l'herbier d'Adrien de Jussieu, des plantes qui remontaient à une époque antérieure à celle de Césalpin. Les plantes de cette collection étaient cousues avec du fil sur les feuilles de papier.

M. Cosson met sous les yeux de la Société quelques plantes nouvelles d'Algérie, et fait les communications suivantes :

NOTE SUR QUELQUES ESPÈCES NOUVELLES D'ALGÉRIE, par M. E. COSSON.

SINAPIS CHOLETTIANA Coss. et DR. in *herb.*

Planta annua, *Diploaxis erucoides* habitu plane referens, sæpius a basi ramosa. Caules erecti vel ascendentes, 1-5 decim. longi, hinc inde pilis erectis conspersi. *Folia* glabrescentia pilis brevibus raris subciliata; radicalia et inferiora oblonga in petiolum attenuata, grosse et acute dentata, vel etiam pinnatifida aut pinnatipartita lobis lateralibus linearibus oblongisve terminali multo majore oblongo vel obovato; *caulina* conformia, sessilia, basi *exauriculata* interdum basi subcordata subamplexicaulia; *superiora oblongo-linearia indivisa* inferne angustata. Flores in racemos primum corymbiformes siliquis junioribus haud superatos dispositi; *racemis demum laxis elongatis* caulem subdimidium æquantibus, *inferne bracteatis* superne nudis. Calyx membranaceus, pilosus, *sepalis sub anthesi erectiusculis*, lateralibus, basi haud gibbosis. Corolla pallide lutea, calycem duplum æquans. *Siliquæ* in pedicellis parum incrassatis patentes vel subascendentes, glabrescentes vel pilis rigidis præsertim ad suturas exasperatæ, pedicello sæpius bi-triplo longiores, *tereti-compressæ*, torulosæ, *loculis 4-7-spermis*; *valvis* convexis 3-nerviis nervo medio prominente subcarinatis nervis lateralibus subflexuosis parum conspicuis, pedicellum duplum subæquantibus; *rostro valvarum longitudinem submidiam æquante, lanceolato*, compresso, aspermo vel basi monospermo, præsertim ad margines pilis assurgentibus exasperato; stigmatibus minutis subbilobis. Semina uniseriata, globosa, testa lævi fuscescente sub aqua mucilagine crassa obducta. Cotyledones conduplicatæ, emarginatæ, radiculam amplectentes. — Junio 1857 florifera fructiferaque lecta.

In monte *Djebel Ouach* prope Constantine in cultis a clarissimo et de Flora Algeriensi meritissimo *Choulette* inventa cui gratissimo animo dicatam voluimus.

Par les valves des siliques à nervures latérales un peu flexueuses et peu apparentes, cette plante est intermédiaire entre les genres *Brassica* et *Sinapis*. Elle ressemble beaucoup par son port au *Diploaxis erucoides*, mais on l'en distingue facilement par ses fleurs jaunes et ses graines globuleuses unisériées.